

—Monstro ! balbutia-t-elle,

—Ainsi, c'est entendu, convenu ! Vous parlerez à Gaston...

—Oui, mais... s'il refuse ?

—Il acceptera, si vous le voulez ! Et vous le voudrez... paroe que je le veux.

La malheureuse mère se tordait les mains, sentant bien que le devoir était de refuser, mais trahissant devant les conséquences de son refus, pour son fils qu'elle sentait menacé.

—Est-ce dit ?

—C'est horrible ;

—De faire son bonheur ? De le sauver, en assurant ma propre sécurité !

—À ce prix...

Louis Clermont hussa les épaules.

—Dans trois jours, vous recevrez les papiers dont je vous ai parlé, constatant ma mort.

Dans quatre jours... le jeune homme reviendra demander la main de Mlle de Kandos, qui lui sera accordée. Sinon... j'agirai !

Et gare là-dessus !

Elle cédera, se dit M. Bernard en sortant de chez Mme Lapierre.

Il cédera, également, lui.

Elle a peur de moi et de ce que je serais capable de faire, si elle résistait. Et puis, elle a aussi envie que moi de lui voir épouser la donzelle...

Quant à M. Gaston, le vertueux jeune homme, il sera trop heureux de prendre la fille et la dot.

Maintenant c'est réglé !

Plus rien à craindre d'aucun côté.

Ah ! ah ! mon fils gendre du duo de Kandos.

Ce sera complet !

Quelle comédie que la vie !

## IX

### AUTRE CHANSON

Les heures s'écoulaient.

Mme Lapierre, presque folle de douleur, dévorée d'angoisses, avait dû retourner près de ses ouvrières, veiller à leur travail, le diriger, y prendre sa part, comme si rien ne s'était passé, afin qu'elles ne se doutassent pas du drame qui se jouait dans ce pauvre intérieur, d'apparence si paisible.

C'était, pour elle, une intolérable torture que cette comédie du sang-froid et de l'indifférence.

Que n'eût-elle pas donné, pour rester seule en face d'elle-même ; pour se laisser aller à ses pensées trépidantes ; pour ne point commander à l'expression de son visage, à ses gestes, à sa voix ; pour pouvoir pleurer à son aise, ou, tout au moins, songer exclusivement à la seule idée qui la préoccupait ?

Quelque malpropre que fût la proposition de Louis Clermont, quelque contraire qu'elle fût aux lois de l'honneur ; bien qu'elle exigeât, de la part de la mère et du fils, une complaisance, réelle, effective, elle avait des côtés tentants.

Celui-là surtout, qu'elle s'était assuré le bonheur de Gaston et la joie de sa vie.

N'est-ce pas à une considération qui domine toutes les autres, dans le cœur de certaines mères.

Oh ! si elle avait pu accepter, sans que son fils en eût rien ; si elle avait pu accepter, en lui laissant l'intégrité de sa loyauté, elle n'eût pas hésité.

Mais Gaston savait que son père vivait.

Il ne pouvait profiter du mensonge et du faux, sans y tromper directement, volontairement, sans tomber presque au niveau de ce misérable.

Cela n'était pas possible !

Sa conscience le lui disait.

Et pourtant, si elle refusait, si elle n'obtenait pas le consentement du jeune homme, que lui arriverait-il ?

Cet homme, qui l'avait menacé, était capable de tout : elle le savait... elle ne se faisait aucune illusion à cet égard.

Il fallait donc sauver Gaston !

Mais comment ?

Quitter Paris ?

Fuir au loin ?

Ils étaient pauvres et n'avaient pas les moyens ni la possibilité d'adopter une résolution si facile et si commode aux riches.

Ailleurs, seraient-ils eûrs de gagner leur pain ?

Puis, la fuite ne guérirait pas Gaston de son amour.

Avec lui, partout, il emporterait l'image de Mlle de Kandos : sa blessure saignerait partout, comme elle saignait à Paris.

Il était homme à en mourir !

Maintenant qu'elle avait entrevu la possibilité qu'il en fût autrement, elle ne pouvait plus s'y résigner.

C'était vrai, en effet, qu'il était digne d'Annette, qu'il la rendrait heureuse.

Marié à Mlle de Kandos...

Quel rêve !

Pendant que Mme Lapierre se livrait à ces pensées, subissait la tentation de ces diverses impulsions, également puissantes, et inconsciemment, petit à petit, se décidait à pousser son fils dans la voie indiquée par Louis Clermont ; car il y a des circonstances où hésiter, lutter, raisonner, envisager le pour et le contre, c'est déjà capituler. Gaston était toujours à Neuilly, n'osant frapper à la porte du duo pour revoir une dernière fois Annette, et ne pouvant se décider à s'éloigner d'elle tout à fait, à mettre entre eux, matériellement, la distance qui les séparait désormais moralement.

—Je ne reviendrai plus ici, se disait-il. Et j'aurais mieux fait de n'y pas revenir.

Mais ses pieds ne pouvaient se détacher de ce sol que les petits pieds de la jeune fille foulait chaque jour, lorsqu'elle sortait.

Il aspirait l'air avec force, il en emplissait ses poumons, pensant :

—C'est l'air qu'elle respire ! Peut-être quelques molécules en viennent jusqu'à moi.

Cependant, il finit par s'apercevoir que les voisins et les rares passants remarquaient sa présence prolongée et son agitation, et s'en étonnaient, quelque précaution qu'il prit pour ne point attirer l'attention.

—Je vais la compromettre ! se dit-il. Allons, partons ! Adieu ! adieu !

Et, prenant brusquement une énergique résolution, il commença à s'éloigner.

Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il sentit une main légère qui le touchait à l'épaule, et qu'il entendit à son oreille une voix douce qui lui murmurait :

—Offrez-moi votre bras, monsieur Lapierre !

Il se retourna stupéfait et se trouva en face de Jeanne.

—Madame la duchesse ! balbutia-t-il.